

Sous la direction de  
YOUCEF MERAHI

# Tahar Djaout

Ou la fable du  
du tôlier et du poète



Tafat ★ Tira

Écrivain, poète, chroniqueur et critique littéraire, il a réuni dans cet ouvrage sur Tahar Djaout; Christiane Chaulet Achour, Jamel Eddine Bencheikh, Outoudert Abrous, Lazhari Labter, Zineb Laouedj, Djoher Amhis...Prix : 600 DA.

**Texte de Christiane Chaulet Achour**

## PRÉFACE

*« Tahar Djaout est emblématique d'une Algérie rêvée dont l'avènement a surtout rencontré le bruit, la fureur et le sang [...] Tahar Djaout reste ancré dans une sorte d'éternelle jeunesse. [...] Il ne se privait pas d'être en échange avec la contradiction et en dialogue avec la complexité ».*

Abdelmadjid Kaouah

C'est tout à la fois un honneur et une exigence d'ouvrir ce nouvel ensemble consacré à Tahar Djaout, dans lequel vingt et un critiques, journalistes et écrivains célèbrent l'écrivain disparu brutalement en 1993, sous forme d'hommages personnels, de souvenirs qui encerclent sa personnalité, de lectures marquantes dans leur parcours de vie.

Précédé par d'autres recueils, cet ouvrage vient poursuivre la construction de mémoires plurielles, seule à même de mieux le faire connaître aux générations nouvelles, lui qui manque cruellement aux remises en cause de cette année 2019 auxquelles, sans nul doute, il aurait participé.

Le maître d'œuvre de ce nouveau collectif, Youcef Merahi, a déjà à son actif des ouvrages sur cette oeuvre : il a publié, en 1998, à Tizi-Ouzou, un premier fascicule introductif à sa poésie se concluant par une approche de *L'Exproprié*. Et, en 2010, il faisait paraître, aux éditions Alpha, *Tahar Djaout, premiers pas journalistiques*, regroupant des articles parus dans la presse algérienne.

Dès 1993, l'hebdomadaire *Ruptures* créé par l'écrivain-journaliste avec ses confrères, lui a consacré des numéros spéciaux. Dans le même esprit, la même année, le CISIA (Comité International de soutien aux intellectuels algériens) éditait le premier numéro de ses *Cahiers*, « Tahar Djaout, Ruptures et fidélités », regroupant les articles de *Ruptures*. Et en 2004, une quarantaine d'articles du périodique de l'émigration à Paris étaient rassemblés en fascicule sous le titre, *Fragments d'itinéraire journalistique, Actualité de l'émigration, mai 1986 - mars 1987*, à Oran. Fin mai 2008, Mohamed Balhi lui consacrait tout un dossier dans *El Watan*.

A ces essais et dossiers spéciaux, il faut ajouter des hommages plus universitaires s'intéressant aux œuvres éditées par une équipe de recherche de l'université d'Alger, en 1994, *Vols du guêpier, Hommage à Tahar Djaout* ; et, en 1995, *Kaléidoscope critique, Hommage à Tahar Djaout* ; puis les études de Rachid Mokhtari (2010) et de Djoher Amhis-Ouksel (2014).

En 2013, pour les vingt ans de son assassinat, deux collectifs sont édités : en mai dans *L'IvreEscq*, un « Spécial Tahar Djaout, l'écrivain martyr » ; et, sous la direction du poète et ami Ami Khan, *Présence de Tahar Djaout, poète*, aux éditions Barzakh.

On ne peut négliger non plus les *Anthologies* de la littérature algérienne qui ont, bien avant son décès, donné sa place à celui qui était un nouvel arrivant dans le champ littéraire (C. Bonn, C. Chaulet Achour ; puis, en 1996, l'anthologie avec les portraits de Denis Martinez) et ceux qui l'ont inclus dans des anthologies poétiques comme Ali El Hadj Tahar et Abdelmadjid Kaouah ; Tahar Djaout, lui-même, s'étant inséré dans son anthologie de 1984, *Les Mots migrants, une anthologie poétique algérienne*. Les Dictionnaires lui ont donné toute sa place. De nombreux articles et entretiens ont été publiés dans la revue, *Algérie Littérature/Action*. Il faut enfin signaler trois thèses algériennes qui, à notre connaissance, se sont consacrées à son œuvre : celle de Janine Fève-Caraguel, en 1991, *Des pratiques discursives au sens pratique de Tahar Djaout* ; en 2009, celle d'Ahmed Boualili, *De l'interdiscours à l'écriture hybride dans l'œuvre de Tahar Djaout* ; enfin, en 2012, celle de Belaïd Djefel, *La question de l'être dans l'œuvre de Tahar Djaout*.

Sur la voie d'une approche nécessaire et utile pour une transmission efficace d'une œuvre, signalons aussi de Belaïd Djefel son excellente étude des *Chercheurs d'os* dans la collection « Entre les lignes » (H. Champion, Paris, en 2016) qu'il serait bienvenu d'éditer dans une édition algérienne.

Ce recensement, sûrement non exhaustif, témoigne d'une moisson abondante. Si elle n'a pas donné les fruits espérés, à savoir une connaissance large et partagée de l'œuvre de Tahar

Djaout, c'est la diffusion de ces travaux qui est à incriminer plus que les travaux eux-mêmes. Car, à mon sens, faire partager l'œuvre de Tahar Djaout, c'est multiplier les recherches et études en plusieurs directions et travailler à la diffusion de nos littératures par plusieurs voies que nous allons évoquer.

La première démarche est bien sûr de ne pas aborder Tahar Djaout dans un splendide isolement mais de le replacer dans le mouvement de près de deux siècles désormais de la littérature algérienne en langue française. Il est en effet héritier d'une antériorité, contemporain d'une vague importante d'écrivains algériens des années 80, annonciateur d'un renouveau de la littérature algérienne. Cette mise en perspective inclut le rapport à la langue de création et aux autres langues du pays.

Sans remonter avec précision à l'émergence de la littérature algérienne en langue française, il n'est pas inutile de faire quelques rappels. La première génération d'intellectuels francophones (fin XIX<sup>e</sup>s. début du XX<sup>e</sup>.s) est celle de militaires, d'avocats, de fils de grandes familles. Ces écrivains sont des bilingues qui ont, en règle générale (sauf pour Jean Amrouche) une pratique écrite de l'arabe et qui usent du français par nécessité de survie, dans l'esprit d'une « culture de nécessité » dont parlera dans les années 60, l'essayiste algérien, Mostefa Lacheraf. La plupart de leurs romans affichent un discours prudent et parfois élogieux vis-à-vis de la France, se mettant dans une position de « dialogue » plus ou moins déclarée, témoignant de l'œuvre « civilisatrice » de la France. Mais, derrière cet écran conforme au discours dominant, on entend malgré tout, une voix autre que française qui veut expliquer et donner à voir les siens. Ces œuvres sont, en quelque sorte, l'archéologie de la littérature algérienne de langue française et un temps de son histoire qu'on ne peut occulter : elles ont plus d'intérêt comme source de documentation que comme performances artistiques. Il est utile de les connaître pour mesurer le patrimoine littéraire national.

C'est avec les écrivains de la seconde période (1945-1962) – qui sont devenus les « classiques » de cette littérature – qu'il y a eu simultanément la reconnaissance institutionnelle et la réussite esthétique. Les écrivains sont presque tous issus du milieu enseignant. Ils ont appris le français sur les bancs de l'école coloniale et, par nécessité professionnelle, ils en deviennent les transmetteurs. Tous ont un but identique que Mouloud Feraoun a énoncé : « témoigner pour notre propre compte de notre propre réalité », donc témoigner de l'Algérie autrement que ne l'a fait le regard colonial. Qu'ils parlent de leur région ou de la nation en train de s'imposer dans l'Histoire, tous travaillent à une expression littéraire autonome en français, distincte de la littérature française. On sait l'importance de ces classiques pour Tahar Djaout qui a montré la dette qui était la sienne, en particulier, vis-à-vis de Mouloud Mammeri et de Mouloud Feraoun. Avec les écrivains de cette seconde période, l'outil linguistique est parfaitement maîtrisé et l'écrivain en joue pour dire son propre chant. Les chemins de la création se diversifient et se complexifient. Tous les genres littéraires sont visités et les audaces de composition attestent d'une création littéraire en pleine expansion. Ces œuvres sont nécessairement marquées par leur rapport à la domination coloniale et à la guerre de libération nationale : le rapport à l'Histoire devient une pièce maîtresse de la création.

Les vingt premières années de l'indépendance algérienne (1962-1982) ont ouvert une troisième période avec les débats sans fin sur la légitimité d'une littérature en français, langue de l'ex-colonisateur. Ils stérilisent en partie la création et intimident les écrivains. Malek Haddad déclare poser son stylo, Kateb Yacine passe au théâtre en arabe dialectal, Mouloud Mammeri privilégie ses recherches en anthropologie culturelle... Plusieurs écrivains s'exilent

et continuent à publier comme Mohammed Dib qui a édité romans, nouvelles, poèmes. Mais, malgré tous ces diktats du politique au pays, de nouveaux écrivains émergent. C'est en ce sens que 1962 constitue le début de la troisième période de la littérature algérienne francophone et non la période de son extinction. L'indépendance dont on prédisait qu'elle allait tarir ce volet de la production littéraire de langue française, voit, au contraire, celle-ci se perpétuer, s'amplifier et se diversifier pour plusieurs raisons : la première est le décalage inévitable entre une politique linguistique de formation nouvelle (ici l'arabisation) et ses effets sur l'écriture littéraire. La seconde tient à la manière même dont a été menée cette politique d'arabisation : elle s'est faite sur le principe d'exclusion de l'autre langue ancestrale des Algériens, le berbère et sur la minorisation du français : le mouvement a été un mouvement de négation beaucoup plus que celui d'une prise en charge rationnelle des potentialités plurilingues du pays. Elle a porté l'anathème contre les œuvres écrites en français en développant la problématique néfaste de l'authenticité, en un mouvement de repli et d'exclusion qui n'est jamais propice à l'épanouissement créatif. La troisième raison est le désir, dans les instances les plus hautes du pays, d'effacer l'Histoire et la mémoire en un mouvement de sélection drastique : l'arabe classique a voulu s'imposer sans chercher à refondre ses structures, à accueillir les autres langues et à dialoguer avec elles, et va cohabiter sans complexe avec l'autre langue de la culture écrite et savante qu'était le français. Le bilinguisme algérien, arabe/français, gagné de haute lutte sur une histoire de contraintes et d'impositions, a été montré du doigt comme tare, au lieu d'être apprécié comme ce qu'il était et ce qu'il est, une richesse.

C'est bien dans ce contexte qu'apparaissent de nouvelles voix, dont celle de Tahar Djaout. Dans et malgré ce débat passionnel et partisan où les questions esthétiques étaient largement oubliées, les écrivains ont néanmoins continué à faire leur travail ! Les "modèles" de modernité leur venaient plus facilement de leurs aînés qui avaient déjà écrit en français et les cahots de la nouvelle politique de formation ne donnaient guère de nouveaux moyens d'expression. Nous venons de voir précédemment que la raison essentielle de l'expression littéraire en français était d'ordre historique. Les écrivains algériens, comme d'autres dans des situations comparables, ont montré que s'ils avaient subi les injonctions de l'Histoire, ils avaient su apprivoiser ses ordres et les plier à leurs rythmes et à leurs sources. Les fruits qu'ils donnent alors à savourer suffisent au désir, à la mémoire et au déploiement symbolique du réel algérien et de ses espoirs, de ses retours vers le passé aussi. Un créateur comme Tahar Djaout a écrit en français avec décontraction, sans renier son algérianité.

A propos du conflit entre francophones et arabophones, L'écrivain déclarait à Salima Aït Mohamed, en mai 1993, quelques jours avant son assassinat :

*« Ce conflit existe car il n'y a jamais eu de pluralité linguistique dans notre pays. On n'a jamais défini vraiment la place qu'occupent le berbère et le français. Nous assistons aujourd'hui, c'est vrai, à quelque chose de phénoménal : pour la première fois depuis 1962 les langues sont d'une certaine façon mises en concurrence [...] En définitive ce à quoi il faut s'intéresser aujourd'hui, ce n'est pas la langue dans laquelle on s'exprime mais ce qu'elle dit. [...] Tourner le dos à la pluralité linguistique, c'est être aveugle et conduire le peuple très loin de son identité ».*

Marie Etienne, poète française, rappelait les propos de Tahar Djaout, en mai 1990 en Algérie, à une rencontre de poètes : *« La question de l'identité est un piège et une illusion. Car l'identité n'est pas fixée une fois pour toutes. Je crois à la richesse des interférences, à la nécessité de la polyphonie, et à l'intérêt de s'exprimer dans une langue, le français mais un*

*français travaillé par le berbère et l'arabe, et destiné à des lecteurs du pays initial : les Algériens ».*

C'est donc à cette quatrième période qu'appartient Tahar Djaout, même si ses premiers recueils poétiques se publient à la fin de la troisième période. *Les Chercheurs d'os*, en 1984, sont emblématiques de ces interrogations que posent les romanciers, vingt deux ans à peine après l'indépendance. Les nouvelles œuvres provoquent des ondes de choc dans un système verrouillé par l'unicité comme dogme et technique de gestion du culturel ; elles ont reçu leur réplique brutale, dès 1993, par l'élimination violente de certains de ses représentants. D'autres ont échappé à la mort de justesse, d'autres encore ont dû s'exiler. Et puis la mort « naturelle » a aussi fait son travail durant ces vingt années : dès 1989, c'était la disparition de Mouloud Mammeri, de Mustapha Kateb et de Kateb Yacine ; en 1991, celle de Bachir Hadj Ali ; plus récemment, celles de Rachid Mimouni, de Rabah Belamri, d'Ould Abderrahmane Kaki, d'Amar Belhacène, de Farouk Smira, d'Abdelhamid Benhadouga et de Nourredine Aba. La Fondation, créée par ce dernier en 1990, décernera en 1991, le Prix Kateb Yacine à Tahar Djaout pour *Les Vigiles* ; parallèlement, elle décerne, pour la poésie, le Prix Malek Haddad à Mounsi pour *La Noce des fous* et le prix spécial du jury à Malika Mokeddem pour son premier roman, *Les hommes qui marchent*. Il faudra attendre quelques années encore pour que les prix littéraires se multiplient dans le pays, prix nécessaires à la bonne santé de la diffusion de la littérature.

Heureusement les écrivains de la seconde et de la troisième générations ont continué leur parcours de création comme Mohammed Dib, Mostefa Lacheraf, Rachid Boudjedra, Habib Tengour, Assia Djébar, Myriam Ben, Hawa Djabali, Anouar Benmalek. Beaucoup de nouveaux écrivains ont émergé. Une nouvelle génération d'écrivains, à laquelle appartient pleinement Tahar Djaout, s'est imposée : celle de Malika Mokeddem, Aïssa Khelladi, Nourredine Saadi, Mohamed Kacimi, Maïssa Bey, Aziz Chouaki.

Au début du XXI<sup>e</sup>s., d'autres écrivains émergent dont il faudra apprécier la place dans l'ensemble littéraire algérien : pour cause d'assassinat, on ne peut plus savourer le travail créateur et les innovations d'un Tahar Djaout.

*« Il avance  
La tête haute et solaire  
Marquée du signe de son ascendance  
Les hommes à la pureté verticale  
[...]  
Mais s'élève la plainte funèbre  
Le temps lacéré dénude l'été  
Tahar n'est plus ne sera plus  
Irrémédiable indicible absence »*

Soumya Ammar-Khodja

En plus de cette connaissance de la place de Tahar Djaout dans l'histoire de la littérature algérienne, nous nous devons de passer son œuvre à la lumière de la critique littéraire dans toutes ses dimensions : celle du rapport aux langues tant dans son écriture poétique que dans son écriture romanesque ; celle du rapport aux textes antérieurs – et pas seulement algériens car il était ouvert à l'universel –, celle du rapport à l'Histoire passionnant à étudier que son écriture laisse percevoir : la plus lointaine avec *L'Invention du désert* ; et la plus proche avec *Les Chercheurs d'os*, *Les Vigiles* et *Le Dernier été de la raison*. Dans *Pérennes* (édité après sa

mort en 1996), le court et grinçant poème nous met sur la voie de son impertinence fructueuse :

« *HISTOIRE*

*régler la parade des squelettes  
refaire les dates à sa guise  
retoucher les biographies  
effacer le précédent  
le patriotisme est un métier ».*

On peut prendre pour appui un extrait d'un poème de *L'Arche à vau-l'eau*, en 1978, « Africanité ma peau » :

*« [...] et j'exige que soient canonisés  
Non pas les vendeurs de versets  
Arrangés de façon à détrôner tous les opiums  
Mais le cri commun, l'hymne commun, la souffrance  
commune  
Le verbe de mes frères mes chantres caniculaires  
Sénac – paix Ô Jean sur tous les cimetières  
Recueillis dans l'incantation solaire –  
Chérif Kheddam, Khaïr-Eddine, U Tam'si*

*Afrique ma profonde devise  
Non pas écriteau soudé sur front d'esclave  
Non pas plaque hissée pour indiquer le lieu du parcage  
Mais hymne nouveau  
Né de nos bouches ressuscitées  
Mais bras puissants  
Ouvrant grandes les portes  
A tous les mots séquestrés ».*

Deux grandes voies s'ouvrent pour assurer une pérennité à une œuvre littéraire : celle de l'adaptation cinématographique par sa capacité à toucher un large public. Une adaptation des *Vigiles* sous le titre *Les Suspects* de Kamal Dehane et Mahmoud Ben Mahmoud a été réalisée en 2004 : est-elle largement diffusée, en salles ( ? ), à la télévision, devant des classes de lycée ?

L'autre voie, royale celle-ci, est celle de l'enseignement. Car ce dont a toujours souffert la littérature algérienne de langue française, marquée du sceau du soupçon mais, de façon générale, la littérature algérienne dans toutes ses langues, c'est du manque de circuits de diffusion et particulièrement ceux de l'enseignement. Existe-t-il beaucoup de pays au monde où les adolescents sortent de leur formation première sans connaître les écrivains de leur pays justement ? C'est bien le cas de l'Algérie. Et même si, dans l'introduction des *Mots migrants*, Tahar Djaout fait de ce manque une opportunité pour la liberté poétique, nous savons que les auteurs ne s'impriment dans la sensibilité et la mémoire des lecteurs qu'une fois passés par l'enseignement dans une mise à l'honneur dans les manuels et les classes, dans

un programme visible et non clandestin, des écrivains du pays. Comme l'écrit le poète guadeloupéen, Daniel Maximin :

*« On emmêle les noms propres oubliés ou récents connus  
ou fraternels  
Car le sang d'écrivain ne sèche pas mué en écriture  
Et de la terre obscure elle remonte de leurs voix de cadavres  
encerclés  
Chaque poète face aux murs anonyme poseur de graffiti »*

Enfin, dans son « Adieu à Tahar Djaout », en juin 1993, l'écrivain marocain, Abdellatif Laâbi concluait, donnant à toutes et tous un programme de recherche et de transmission :

*« Veillons à ce qu'il reste vivant par le refus de cette mort rampante qu'il y a en chacun de nous. Donnons la preuve que nous sommes encore capables d'actes de vie, que les retransversées du désert ou de l'enfer ne nous font pas peur et que l'honneur d'être écrivain, d'être intellectuel, cet honneur-là se mérite ».*

Christiane Chaulet Achour  
Mai 2019